HAL
open science

Pour une ville vivante ? Les animaux dans la fabrique de la ville, histoire d'une requalification partagée

Jean Estebanez

To cite this version:

Jean Estebanez. Pour une ville vivante ? Les animaux dans la fabrique de la ville, histoire d'une requalification partagée. Histoire urbaine, 2015. hal-01663471

HAL Id: hal-01663471

https://hal.science/hal-01663471

Submitted on 13 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN ESTEBANEZ

Pour une ville vivante ? Les animaux dans la fabrique de la ville, histoire d'une requalification partagée

« L'urbanisation de la Nature

[…] Il n'y a rien de particulièrement artificiel à propos de New York ou de n'importe quelle ville. Les villes sont des réseaux de processus socio-spatiaux qui sont à la fois humains, matériels, naturels, discursifs, culturels ou organiques. La myriade de transformations et de métabolismes qui permettent la vie urbaine, comme, par exemple, l'eau, la nourriture, les ordinateurs ou les films combinent toujours une dimension environnementale et sociale.

[…] Si je devais rendre compte de certains de ces flux métabolisés qui font tenir ensemble la fabrique urbaine […], « je passerai de manière continue du local au global et de l'humain au non-humain »[1]. Ces flux nous raconteraient de nombreuses histoires sur la ville : celles de ses habitants et des puissants processus socio-écologiques qui produisent l'urbain, ses espaces du privilège et de l'exclusion, de l'inclusion et de la marginalité. Ce serait des histoires de rats et de banquiers, de maladies et de spéculation à propos de poitrine de porc surgelée, de futurs ou d'options sur l'indice Nikkei, de réactions chimiques, physiques ou biologiques ; ce serait aussi des histoires de transformations, de réchauffement climatique et de pluie acide, de capital, de machinations et de stratégies d'urbanistes, de promoteurs, de savoir d'ingénieurs, de scientifiques et d'économistes. »[2]

[1] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991, p. 121.
[2] Erik Swyngedow and Maria Kaïka, « The Environment of the City…or the Urbanization of Nature » dans Gary Bridge and Sophie Watson (ed.), *A Companion to the City*, Malden/Oxford, Blackwell, 2000, p. 568-569.

Comprendre le rapport de la ville avec l'artificiel et le naturel, et par-delà avec les humains et les non-humain, conduit rapidement à replacer cette série de dichotomies dans la cadre du naturalisme[3], c'est-à-dire d'une des ontologies –ici, la nôtre- qui organise les rapports entre les existants, humains et non-humains.

La ville y apparait comme une des productions humaines par excellence, marque de sa puissance créatrice –qui le distingue de la nature- mais aussi destructrice –par l'artificialisation du monde-, progressivement purifiée de ses corps étrangers, à commencer par les animaux errants et les plantes indisciplinées, mais aussi les pauvres désincorporés. Dans un cadre qui autonomise l'humain et le distingue radicalement de tous les autres êtres, justifiant l'existence de sciences naturelles et de sciences humaines[4], il ne parait pas très étonnant que les savoirs sur la ville n'aient pas été prolixes sur la présence et les relations que les animaux nouent avec les citadins.

Ce numéro sur les animaux et la ville en deux volumes souhaite au contraire se positionner dans un champ désormais conséquent de travaux qui explorent les liens qui se tissent entre les humains et les autres vivants. En explorant la façon dont la ville, dans sa complexité, peut être pensée comme un dispositif de (re)qualification des animaux qui y vivent et, en retour, comment la ville, y compris la plus contemporaine, est produite avec les animaux, nous chercherons à contribuer à repeupler ces espaces d'une myriade d'acteurs qui comptent pour penser la ville. Interroger le lien qui existe entre les animaux et la ville, c'est se demander comment un animal devient urbain –et donc considérer qu'il n'a pas de nature intrinsèque mais qu'il est socialisé et transformé par ses relations- et, réciproquement, comment les animaux participent de la production de l'urbain.

QUAND CERTAINS ANIMAUX DEVIENNENT UNE MATIERE HISTORIQUE : L'EMERGENCE D'UN CHAMP[5]

S'il existe, dès le XVIIIe et XIXe s., des travaux sur les animaux qui portent sur la chasse, la pêche ou des techniques de boucherie, l'inflexion de la production historique n'est notable, tout en restant marginale, qu'à partir de la fin des années 1970, même s'il s'agit généralement

[3] Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard, 2005.
[4] Dominique Guillo, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales », *Revue française de sociologie*, 1, 56, 2015, p. 135-163.
[5] L'auteur souhaite remercier Violette Pouillard et Rémi Luglia pour leurs indications bibliographiques.

d'études s'inscrivant dans des champs plus classiques, comme la pêche ou l'agriculture[6]. En dehors de rares cas comme Michel du Mollat[7] ou Eric Dardel[8] s'intéressant aux pêches maritimes, la majorité des travaux sont d'ailleurs le fait d'historiens amateurs ou de professionnels, comme les vétérinaires, souvent publiés hors du circuit académique. Les animaux ne constituent guère un champ nouveau de connaissances mais, au mieux, un moyen d'ouvrir de nouveaux horizons.

C'est dans sa thèse portant sur le commerce des fourrures en Occident, parue en 1978, et plus largement, dans son ouvrage de 1984, *Les animaux ont une histoire*[9] que Robert Delort propose de penser les animaux en tant qu'objet à part entière, en inventoriant les sources utilisables, en esquissant une typologie des rapports entre humains et animaux, et en proposant des monographies d'espèces, pour former une zoologique historique de l'évolution des espèces, dans leurs relations aux humains. L'article célèbre de Maurice Agulhon[10] sur la protection des animaux domestiques, dans le cadre de rapports de domination et de violence faits aux animaux de boucherie et aux chevaux de transports, contribue également à asseoir et à légitimer ce champ nouveau.

Dans le monde anglophone les années 1980 sont également un moment de publications d'ouvrages importants, toujours largement cités aujourd'hui. *The Animal Estate*[11] analyse le rapport de l'Angleterre victorienne aux animaux, notamment à travers la façon dont les chiens comme les taureaux de compétitions deviennent des objets statutaires et de distinction sociale pour leurs propriétaires. Keith Thomas[12] publie une somme consacrée à la redéfinition des rapports des humains avec la nature sur près de trois siècles. Un chapitre y analyse en particulier les relations d'exploitation brutale des animaux domestiques mais aussi, en parallèle l'émergence d'une catégorie d'animaux de compagnie, avec les chiens de salons, qui questionnent, par le traitement qu'on leur réserve la frontière dressée entre humains et animaux.

---

[6] Ces premiers éléments de contextualisation peuvent se retrouver dans l'analyse bibliographique d'Éric Baratay et Jean-Luc Mayaud, « Un champs pour l'histoire : l'Animal », *Cahiers d'Histoire*, 42, 3-4, 1997, p. 410-470.
[7] Michel du Mollat, *La pêche à Dieppe au XVe s.*, Rouen, Lainé, 1939.
[8] Éric Dardel, *La pêche harenguière en France*, Paris, PUF, 1941.
[9] Paris, Seuil, 1984.
[10] Maurice Agulhon, « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIXe s. », *Romantisme*, 11, 31, 1981, p. 81-110.
[11] Harriet Ritvo, *The animal estate: the English and other creatures in the Victorian Age*, Cambridge, Harvard University Press, 1987.
[12] Keith Thomas, *Man and the natural world: changing attitudes in England, 1500-1800*, London, Allen Lane, 1983.

L'animal devenant ainsi un domaine historique légitime d'étude dans les années 1990, on voit se développer des séries régulières de colloques, notamment organisés par Liliane Bodson en Belgique, et des travaux collectifs, en particulier sous l'impulsion de Daniel Roche, qui analyse la place du cheval dans la culture occidentale[13]. Dans le monde anglophone, émergent également des ouvrages entièrement conçus autour de la question des relations aux animaux. *The Beast in the Boudoir*[14] s'intéresse ainsi à la façon dont les animaux de compagnie accompagnent la bourgeoisie parisienne et contribuent à la définition de leurs intérieurs et de leurs valeurs. La question du droit et de la protection des animaux, questionnements ouverts par les travaux de Maurice Agulhon mais aussi thématiquement par les théories philosophiques utilitaristes de Peter Singer[15], y est également abordée[16]. Elargissant le spectre des animaux considérés, Louise Robbins[17] propose d'analyser les flux d'animaux exotisés qui arrivent à Paris au XVIIIe s., reliant la ville à des systèmes d'échanges qui s'étendent progressivement au Monde. Nigel Rothfels[18] montre comment les animaux de spectacles qui peuplent les zoos et les ménageries occidentales, par l'intermédiaire de l'entreprise florissante de Carl Hagenbeck, transforment les animaux qui y sont livrés en une marchandise coloniale qui participe de la mise en réseau des métropoles impériales avec leurs possessions et leurs zones d'influence.

Ce développement du champ historique s'articule à une reconsidération de la place des animaux dans toute une série de disciplines, notamment parce qu'on leur découvre de nouvelles compétences, de l'usage des outils[19] à des cultures complexes chez les orangs-outangs en primatologie[20], déstabilisant ainsi ce qui était jusqu'alors considéré comme le propre de l'homme.

---

[13] Pour une synthèse, voir Daniel Roche, *La culture équestre de l'Occident, XVIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 2008-2015.

[14] Kathleen Kete, *The beast in the boudoir: petkeeping in nineteenth-century Paris*, Berkeley, University of California press, 1994.

[15] Peter Singer, *Animal Liberation: A New Ethics for our Treatment of Animals*, New York, New York Review, 1975. Dans cet ouvrage très influent -en particulier auprès des mouvements militants et politiques qui se saisissent de la question environnementale naissante-, Peter Singer développe l'idée que les rapports qui existent entre les humains et les animaux sont d'abord des rapports de domination, qui peuvent être analysés à travers le spécisme, une matrice venant compléter le triptyque classique de la race, de la classe et du genre.

[16] Hilda Kean, *Animal rights: political and social change in Britain since 1800*, London, Reaktion books, 1998.

[17] Louise Robbins, *Elephant slaves and pampered parrots: exotic animals in eighteenth-century France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002.

[18] Nigel Rothfels, *Savages and beasts: the birth of the modern zoo*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002.

[19] Jane Goodall, *The Chimpanzees of Gombe: Patterns of behavior*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.

[20] Carel van Schaik *et al.*, « Orangutan Cultures and the Evolution of Material Culture », *Science*, 299, 5603, 2003, p. 102-105.

En sociologie, les travaux de Michel Callon[21] et de Bruno Latour[22] proposent de reconsidérer ce qu'est l'action, en la définissant comme un processus collectif dans lequel les non-humains peuvent avoir un effet social bien réel. En considérant que la capacité d'action (agentivité) n'est plus réservée aux humains, il ne s'agit pas moins que de proposer une redéfinition de la société, élargie aux non-humains. Si, comme en histoire, des travaux plus anciens existent en géographie, c'est également la fin des années 1990, qu'un intérêt marqué pour les animaux s'exprime, notamment à travers deux ouvrages de référence. *Animal Geographies*[23] propose notamment une réflexion sur l'inclusion et l'exclusion des animaux de la ville et sur une façon de renouveler la théorie urbaine en les prenant en compte. *Animal Spaces, beastly places*[24] s'arrête sur la capacité d'animaux indésirables ou qui ne sont pas à leur juste place, comme les chats sauvages ou les pumas, à provoquer des conflits d'usage et à déstabiliser les limites de la ville. *Les Animaux et la Ville*[25] questionne également la présence animale en ville et de nos relations avec eux, en analysant, de manière tout à fait originale, le rôle des cafards, et non les habituels grands mammifères. Puisque, fort logiquement, le travail historique porte d'abord sur les relations entre humains et animaux, cet anthropocentrisme a produit un déséquilibre très marqué entre des espèces qui ont retenu l'attention –le cheval, le chien ou, de manière plus large, les grands mammifères charismatiques - et d'autres, rarement ou jamais évoquées. L'histoire des animaux, c'est d'abord l'histoire de certains animaux.

En histoire, à coté de travaux qui explorent de manière le rôle de certains animaux comme supports de représentations, en lien avec un système de valeur politique et symbolique[26] ou qui reprennent des thématiques classique, comme la chasse, pensée dans sa dimension écologique, économique, physique, identitaire[27], on voit également apparaitre des études, qui essayent de mettre en avant les animaux, en tant qu'êtres vivants, possédant même parfois un profil individuel[28].

---

[21] Michel Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année Sociologique*, 36, 1986, p. 169-207.
[22] Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, *op. cit*.
[23] Jennifer Wolch and Jody Emel (ed.), *Animal Geographies: place, politics, and identity in the nature-culture borderlands*, London, Verso, 1998.
[24] Chris Philo and Chris Wilbert (ed.), *Animal Spaces, beastly places: new geographies of human-animal relations*, London, Routledge, 2000.
[25] Nathalie Blanc, *Les animaux et la ville*, Paris, Odile Jacob, 2000.
[26] Michel Pastoureau, *L'ours: histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007.
[27] Andrée Corvol, *Histoire de la chasse: l'homme et la bête*, Paris, Perrin, 2010.
[28] Voir par exemple le chapitre sur l'éléphant Jumbo dans Jan Bondeson, *The Feejee Mermaid and Other Essays in Natural and Unnatural History*, Itaca/London, Cornell University Press, 1999.

Cette tentative de parler des animaux eux-mêmes passe, par exemple chez Jean-Marc Moriceau[29], par l'étude de la matérialité des attaques de loup, en ne s'arrêtant pas qu'aux représentations à leur propos. Ce projet d'une histoire du côté – voire du point de vue- des animaux, dans le cadre de leurs relations avec des humains, qui est mené de manière explicite par Éric Baratay[30]. Celui-ci doit permettre de leur octroyer une place plus importante dans le récit, afin d'essayer de mieux appréhender leur vécu et donc d'éclairer autrement leur relations avec les humains. Cet axe de lecture est également défendu dans le monde anglophone notamment par Erica Fudge[31] ou Georgina Montgomery et Linda Kalof[32] qui examinent la potentialité pour les animaux de devenir des agents historiques.

UNE VILLE VIVANTE ? LA VIE EN COMMUN D'HUMAINS ET D'ANIMAUX

Dans son article sur les animaux dans la cité, Caroline Hodak[33] soulignait combien les travaux s'intéressant à la nature, se focalisaient sur les espaces ruraux, le sauvage et quand il s'agissait de nature urbaine, les parcs et les jardins. L'histoire de la présence animale en ville est alors présentée comme tout à fait secondaire, se cantonnant généralement à la dimension utilitaire des animaux et à leur fonction de production alimentaire. Elle appelait de ses vœux, afin de délimiter et de mesurer un objet peu connu, une démographie animale urbaine et une analyse des lieux de leur présence, avec la mise en évidence de quartiers spécialisés, d'animaux variés et de fonctions ou de métiers variés.

Des travaux récents[34], focalisés essentiellement sur de grandes métropoles (Londres, Paris), présentent des données synthétiques sur le types d'animaux présents, leur nombre, mais aussi leur concentration, en entrant dans le détail des aménagements de la ville, la spécialisation des quartiers, les réseaux d'approvisionnement et les liens qu'ils tissent avec le monde rural. Le cas du marché de Smithfield, à proximité immédiate de Londres, est par exemple longuement

[29] Jean-Marc Moriceau, *Histoire de méchant loup. 3000 attaques sur l'homme en France, XVe-XXe siècle*, Paris, Fayard, 2007.
[30] Eric Baratay, *Le point de vue animal : une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012.
[31] Erica Fudge, « What was it like to be a cow? History and Animal Studies » dans Linda Kalof (ed.), *The Oxford Handbook of Animal Studies*, Oxford, Oxford University Press, à paraître.
[32] Georgina Montgomery and Linda Kalof, « History from below: animal as historical subjects », dans Margo Demello (ed.), *Teaching the animal*, Brooklyn, Lanterne Books, 2010.
[33] Caroline Hodak, « Les animaux dans la cité : pour une histoire urbaine de la nature », *Genèse*, 37, 1, p. 156-169
[34] Hannah Velten, *Beastly London. A history of Animals in the City*, London, Reaktion Books, 2013. Voir également Peter Atkins (ed.), *Animal Cities. Beastly Urban Histories*, Farnham, Ashgate, 2012.

détaillé dans sa dimension matérielle. Du zoo, en passant par les parcs, les salons bourgeois, les omnibus ou les égouts, c'est la ville entière qui est repeuplée d'animaux.

Après une période d'abord définie par les théories du discours où dominent le langage et la pensée, cette attention renouvelée à la matérialité des choses en sciences humaines et sociales[35] est précisément un des éléments qui permet de réévaluer la place des non-humains, à commencer par les animaux. Les représentations ont ainsi été critiquées[36] comme une façon de produire une science morte, faisant disparaitre ce qui devrait être son objet central : le vivant. En s'appuyant sur l'idée que la vie se produit dans le mouvement et par les corps[37], autant, si ce n'est plus que par la pensée discursive, il s'agit de proposer un élargissement de la société dans laquelle ce ne sont plus tant les dichotomies classiques (nature/culture ; humain/animal) qui sont mobilisées mais plutôt des interrogations sur des formes de continuité entre les êtres et la pensée de la vie en commun[38].

Un autre angle de réévaluation de la présence des animaux dans la ville passe par le développement d'une histoire environnementale urbaine[39] qui souligne les transformations matérielles du milieu, notamment par l'urbanisation. A côté de l'effacement ou l'affaiblissement de certains animaux, notamment des insectes, la ville s'affirme aussi comme une niche écologique spécifique, qu'il n'est nullement possible d'opposer à la nature. De nombreux oiseaux et de petits mammifères sont ainsi attirés par les villes et leurs espaces périurbains où ils trouvent une nourriture abondante dans les déchets disposition –comme les pigeons ou les mouettes[40] ou pour nicher dans des hautes structures, comme les faucons. Les relations avec les citadins jouent un rôle important, puisque les nourrisseurs permettent à certaines espèces de passer des hivers qui seraient trop rigoureux sans intervention humaine, à travers cette distribution alimentaire et le halo de chaleur produit par l'activité dans la ville.

---

[35] Sarah Whatmore, « Materialist returns: practising cultural geography in and for a more-than-human world », *Cultural Geographies*, 13, 2006, p. 600-609. Voir également Martin Melosi, « Humans, Cities, and Nature: How do cities Fit in the Material World? », *Journal of Urban History*, 36, 1, 2010, p. 3-21.

[36] Nigel Thrift and John-David Dewsbury, «Dead geographies –and how to make them live », *Environment and Planning D*, 18, 4, 2000, p. 411-432.

[37] Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 [1999].

[38] Donna Haraway, *When species meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008. Voir également Jocelyne Porcher, *Vivre avec les animaux : une utopie pour le XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2011 et Vinciane Despret, *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Paris, Les empêcheurs de tourner en rond, 2002.

[39] Voir en particulier Martin Melosi, « The Place of the City in Environmental History », *Environmental History Review*, 17, 1, 1993, pp. 1-23 et Dorothee Brantz, « The natural space of modernity: a transatlantic perspective on (urban) environmental history » dans Ursula Lehmkuhl et Hermann Wellenreuther (ed.), *Historians and nature: comparative approaches to environmental history*, Oxford, Berg, 2007, pp. 195-225.

[40] Nathalie Savalois, *Partager l'espace avec une espèce qui s'impose : approches croisées des relations entre habitants et goélands à Marseille*, thèse non publiée, 2012 et Michael Campbell, « An animal geography of avian feeding habits in Peterborough, Ontario », *Area*, 40, 4, 2008, pp. 472-480.

C'est ainsi le centre de gravité d'espèces entières, comme les pies, qu'on voit se déplacer vers les espaces urbains et péri-urbains, avec des jeunes ne manifestant plus aucun désir de retourner vers des forêts ou des champs qu'ils ne connaissent plus du tout[41].

La thèse de l'exclusion progressive des animaux des villes à compter de la deuxième moitié du XIXe s. doit ainsi être fortement nuancée. Il a bien été démontré que certains animaux disparaissent progressivement des rues des villes, comme le bétail, avec l'interdiction de l'abatage devant les boutiques et la mise à l'écart des abattoirs dans des périphéries urbaines[42]. La réalité de la pratique reste cependant souvent en décalage avec les normes affichées[43], des tueries individuelles ayant lieu dans les quartiers périphériques, le bétail continuant encore à circuler en ville pour se rendre vers les abattoirs et des dérogations pouvant être accordée pour des raisons rituelles, même dans la ville très contemporaine. Par ailleurs, cette disparition est largement située en Occident, la ville contemporaine d'autres espaces, ne pratiquant pas toujours le même type d'interdits, comme nous le rappelle le cas de Khartoum, analysé dans ce numéro : l'abattage rituel –mais pas uniquement- y est massif et réalisé devant logements de toutes les parties de cette ville de plusieurs millions d'habitants. De la même manière, il apparaît bien, notamment dans l'article de Christophe Degueurce, dans ce volume, qu'avec la diminution de la traction par cheval, à partir de la fin du XIXe s., et sous l'impulsion d'une action législative et régulatrice hygiéniste, en lien avec les fèces et leurs odeurs, le nombre d'équidés à Paris ou Londres diminue très fortement. Cela n'empêche pas que certains d'entre eux soient reconvertis en se transformant en animal de loisir ou de spectacle, tout aussi urbains mais avec une fonction nouvelle[44]. Les battues et les massacres de chiens et de chats errants[45], au moins dès l'Ancien Régime, ou l'émergence plus contemporaine de dispositifs de contrôle, comme la SPA ses refuges[46], accompagnent l'émergence des animaux de compagnie qui accompagnent de plus en plus largement les citadins.

---

[41] Timo Vuorisalo, « Environmental history and urban colonizations from an avian perspective » dans Norbert Müller, Peter Werner et John Kelcey (eds.), *Urban Biodiversity and design*, Oxford, Blackwell, 2010, p. 191-205.
[42] Chris Philo, « Animals, Geography, and the City: Notes on Inclusions and Exclusions » dans Jennifer Wolch et Jody Emel, *Animal Geographies*, *op. cit.*, p. 51-71.
[43] Caroline Hodak, « Les animaux dans la cité », *op. cit.*
[44] Bernadette Lizet, *Champ de blé, champ de course. Nouveaux usages du cheval de trait en Europe*, Paris, Jean-Michel Place, 1996.
[45] Ces battues sont documentées dans ce numéro par Arnaud Exbalin pour le cas des chiens à Mexico.
[46] Jérôme Michalon, « Fabriquer l'animal de compagnie. Ethnographie d'un refuge SPA », *Sociologie*, 4, 2, 2013, p. 47-66.

Par ailleurs, même en considérant le cas de grandes métropoles occidentales comme Los Angeles ou Londres, leurs mutations morphologiques, notamment par l'urbanisation d'anciennes zones agricoles ou forestières, puis l'expansion périurbaine, dès la seconde moitié du XXe s., les ont mises en contact avec de nouveaux animaux, remplaçant l'ancien cortège animalier urbain. Les macques à Singapour, les renards à Londres, les pumas à Los Angeles, les ours à Calgary[47], sont autant d'animaux qui partagent, parfois de manière éphémère, parfois sur une base quotidienne, la vie de certains de ces citadins.

En somme, il semble sans doute difficile de parler d'un lien rompu avec les animaux à compter de la seconde moitié du XIXe s. mais plutôt d'un lien recomposé dans une ville qui n'a jamais été simplement humaine.

PRODUIRE LA VILLE ET L'URBAIN AVEC LES ANIMAUX

La présence d'animaux très variés et plus ou moins désirés dans les espaces urbains amène à reconsidérer la fabrique de la ville. Loin d'être uniquement produite par et pour les humains, elle ne peut être pensée sans les animaux qui la peuplent, contribuent à permettre son développement mais aussi à orienter sa planification.

Clay McShane et Joel Tarr[48] montrent l'importance des chevaux dans le processus d'urbanisation des villes du XIXe s. La croissance urbaine est ainsi assurée par leur capacité à assurer le transport des matériaux servant à sa construction, le déplacement des humains, permettant le maintien des liens sociaux qui contribuent à faire la ville, mais aussi à son approvisionnement. La ceinture maraîchère qui entoure la ville est à la fois suscitée par la consommation urbaine mais aussi permise par l'utilisation des déjections humaines et surtout animales des villes elles-mêmes, qui viennent en enrichir les terres qui permettront en retour d'assurer une partie de son alimentation. Les travaux en histoire environnementale qualifient de métabolisme urbain[49] ce procédé par lequel les villes utilisent et transforment des éléments

[47] Andrea Gullo, Unna Lassiter and Jennifer Wolch, « The Cougar's Tale » dans Jennifer Wolch et Jody Emel (eds.), *Animal Geographies*, *op. cit.*, 1998, p.139-161 et Peter Atkins, « Introduction » dans Peter Atkins (ed.), *Animal Cities. op. cit.*, 2012, p. 1-18.

[48] Clay McShane and Joel Tarr, *The Horse in the City. Living machines in the Nineteenth Century*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2007.

[49] Maria Kaika and Eric Swyngedow E., « Fetishizing the Modern City: The Phantasmagoria of Urban Technological Networks », *International Journal of Urban and Regional Research*, 24, 1, 2000, p. 120-138.

matériels et de l'énergie provenant d'au-delà de leurs limites, l'empreinte d'une ville ne se limitant pas à son étendue[50].

Dans le contexte fort différent de la Gaborone (Botswana) contemporaine, Alice Hovorka[51] souligne qu'avec 200000 habitants et 2,3 millions de poulets vivant dans un espace partagé, avec une importance économique majeure, en particulier pour les classes populaires, la municipalité a été forcée de composer avec cette présence. L'urbanisation et la planification se font donc en réservant au poulet des espaces dans la ville, en y maintenant notamment des interstices.

De manière bien documentée, il apparait que les animaux suscitent la production de lieux destinés à leur commerce, à leur mise en spectacle, à leur logement ou à leur transformation alimentaire. Louise Robbins[52] analyse les spécialisations commerciales à l'œuvre dans la ville de Paris au 18e siècle. Quai de la Mégisserie, c'est tout un complexe de boutiques et d'installations, avec ses hiérarchies, ses concurrences et ses collaborations, qui se structure pour permettre le commerce d'animaux du monde entier. Les abattoirs forment un autre type d'équipement important, qui structurent parfois un quartier entier, comme à Smithfield, à Londres ou aux Halles à Paris. Consommateurs de place dans des villes généralement très denses, ils sont progressivement éloignés des centres urbains pour des questions de compétition foncière mais aussi de mise à distance de la mort[53]. Si les arènes organisant les combats d'animaux, parfois exotisés, sont repoussées vers les périphéries pour les mêmes raisons, les zoos[54] deviennent au contraire des équipements urbains indispensables aux métropoles avec l'opéra, les musées, ou les théâtres. Ils signifient par leur monumentalité et leur fonction le statut urbain lui-même, dans le cadre de hiérarchies voire de compétition implicite vis-à-vis d'autres villes dans les cadre des frontières nationales et au-delà. Les spectacles d'animaux dans leur configurations éphémères sur des places publiques ou dans

[50] Sabine Barles, « Une approche métabolique de la ville, Paris, XIXe-XXe siècle », *in* Thierry Baudouin, François Laisney et Annie Térade (sous la direction de), *Paris, alchimies d'une métropole.* Paris, Recherche, 2008, p. 251-268

[51] Alice Hovorka, «Transpecies urban theory: chickens in an African city », *Cultural Geography*, 15, 2008, p. 95-117.

[52] Louise Robbins, *Elephant slaves, op. cit.*

[53] Maurice Agulhon, « Le sang des bêtes », *op. cit.* et Chris Philo, « Animals, Geography, and the City », *op. cit.*

[54] Éric Baratay et Élisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos. Histoire des jardins zoologiques en Occident*, Paris, La Découverte, 1998.

des lieux fixes ne peuvent ainsi pas être considérés comme des manifestations marginales mais bien comme une des composantes importante de l'expérience et de l'ambiance urbaine[55].

La présence de centaines de milliers d'animaux urbains pose également la question de leur logement, depuis les arrière-cours des immeubles parisiens, jusqu'aux maisons individuelles du périubain australien[56], en passant par les places, les jardins et les égouts[57]. Des ensembles importants peuvent ainsi être construits, en plein cœur de la ville, au détriment d'autres fonctions, pour leur assurer une place, un confort voire une dignité en adéquation avec leur fonction. Julien Wilmart, dans ce volume, revient en détail sur la mise en place d'une infrastructure urbaine lourde pour loger les mousquetaires du roi à Paris, mais surtout leurs chevaux.

Si les aménagements et les pratiques urbaines sont parfois pensés pour accueillir les animaux, elles le sont aussi pour éviter, ou pour le moins contrôler, la présence de certains d'entre eux. Les battues, les massacres, les ordonnances de police, les outils techniques –comme les laisses- qui domestiquent à la fois les animaux et leurs propriétaires sont autant de pratiques qui visent à réguler quels animaux sont admissibles, dans quelle partie de la ville (un lion dans le zoo, bien à sa place, sera tué s'il en sort, de même qu'un rat vivant dans les égouts vivra bien plus vieux que s'il s'expose trop longuement dans la rue) et en quelle quantité. Joanna Dyl[58] montre comment, lors d'une crise de peste bubonique, au début du 19e siècle, la « guerre contre les rats » menée par la ville de San Francisco amène à transformer les règles d'urbanisme en vigueur. Comme le suggère d'ailleurs Caroline Hodak[59], il est possible de relire une partie des théories urbaines hygiénistes, suggérant les bienfaits de larges avenues, favorisant la circulation de l'air, et de l'assainissement des rues (notamment des excréments animaux) et des intérieurs, à l'aune des interrogations sur les modalités de transmission contagieuse ou infectieuse, dans laquelle on suppose –très fortement au milieu du 19e siècle- que les animaux ont une part de responsabilité. La forme même de la ville pourrait donc être réexaminée à l'aune de leur présence et de notre relation avec eux.

---

[55] Nigel Rothfels *Savages and Beasts*, *op. cit.*
[56] Andrea Gaynor, « Fowls and the contested Productive Spaces of Suburbia, 1890-1990 » *in* Peter Atkins, *Animal Cities*, *op. cit.*
[57] Voir, pour le cas des pigeons, Colin Jerolmack, *The Global Pigeon*, Chicago, The University of Chicago Press, 2013.
[58] Joanna Dyl, « The war on rats versus the right to keep chickens: plague and the paving of San Francisco 1907-1908", *in* Andrew Insenberg (ed.), *The Nature of cities*, Rochester, University of Rochester Press, 2006, p. 38-61.
[59] Caroline Hodak, « Les animaux dans la cité », *op. cit.*

Dans la période contemporaine, on pourrait analyser avec intérêt la politique de plusieurs grandes villes concernant les pigeons, oscillant entre élimination, gestion du nombre et maintient pour des raisons patrimoniales (comme à Venise où le pigeon est indissociable de la Place Saint-Marc et de ses pratiques)[60]. Maria Escobar[61] souligne comment la transformation de Trafalgar Square, rond-point chaotique, en place de classe mondiale pour une ville de rang mondial, selon les souhaits du maire et de son administration passait par une requalification touchant à la fois la matérialité de la place, la présence mais aussi l'absence d'autres acteurs. Pour signifier son urbanité métropolitaine, la place devait être libérée des pigeons qui en dégradaient l'image. L'expulsion des vendeurs de graines, les règlements anti-nourrissage, l'installation de picots répulsifs mais aussi l'utilisation d'un fauconnier, sont autant de tactiques auxquelles s'opposent des activistes pro-pigeons mais aussi les pigeons eux-mêmes, apprenant rapidement à connaitre les horaires de travail du fauconnier et déplaçant leurs lieux de nidification. Ce qui se joue alors sur cette place sont des définitions plurielles et contestées de ce qu'est la civilité et l'urbanité.

Par leur présence et, de plus en plus souvent, par leur absence, les animaux qualifient l'espace public de la ville contemporaine : propre, moderne, débarrassée des cochons fouissant les déchets, de ses chiens errants, de ses rats vecteurs de maladies mais accueillant les insectes polinisateurs dans des ruches municipales, les chiens en laisse, les percherons requalifiés en promeneurs de calèche.

DES ANIMAUX URBAINS ? LA VILLE COMME DISPOSITIF DE (RE)QUALIFICATION DES ANIMAUX

Considérer qu'il existe des animaux urbains revient à ne pas simplement voir la ville comme un cadre particulier de la question animale mais à avancer qu'ils sont (re)qualifiés par les dispositifs qui les saisissent, par leurs relations avec les citadins, les usages qui en sont fait et les conflits qui en résultent. En somme, être un animal urbain serait différent d'être un animal non-urbain, même en considérant exactement la même espèce. Il s'agit bien sûr de considérer la perception changeante de ces animaux, les classifications qui en résultent, mais aussi

[60] On pourra consulter les résultats du programme de recherche dirigé par Anne-Caroline Prévot-Juillard, « Le pigeon dans la ville : écologie de la réconciliation et gestion de la nature », à propos de Paris et ceux de Colin Jerolmack, *Global Pigeons*, *op. cit*, à propos de Venise.

[61] Maris Escobar, 2014, « The power of (dis)placement: pigeons and urban regeneration in Trafalgar Square », *Cultural Geographie*, 21, 3, 2014, p. 363-387.

l'évolution de leurs caractéristiques physiques (taille, morphologie…) voire comportementales.

Les éléphants ou les perroquets qui sont présentés dans des spectacles urbains à Paris[62] au 18e siècle ou à Hambourg au 19e siècle[63], sont ainsi bien différents de leurs congénères des forêts humides ou des savanes, avec lesquels ils circulaient quelques mois auparavant. Ils sont en effet décontextualisés par le travail des capteurs puis des vendeurs pour être recontextualisés dans une mise en scène spectaculaire, leur donne un nouveau sens, tout en les amenant, s'ils survivent, à progressivement développer un comportement neuf, puisqu'il leur faut désormais essentiellement interagir avec des humains. Certaines scènes urbaines et en particulier les zoos, peuvent ainsi être qualifiés de dispositifs[64] d'exotisation et d'ensauvagement des animaux, tant ils contribuent à produire une lecture orientée par un déploiement de décors, de panneaux et de mécanismes d'illusions d'optique. De la même manière, certains animaux peuvent apprendre à faire des choses inédites, parce qu'ils sont en contact constant avec des humains. Wattana, une jeune orang-outang ayant vécu à la Ménagerie du Jardin des Plantes, était par exemple connue pour sa capacité à faire des nœuds –ce qui n'avait jamais été documenté hors des zoos-, après en avoir appris le principe par l'observation de ses soigneurs[65].

La ville fournit également toute une série de métiers et de débouchés à des animaux, comme les chevaux, par exemple à travers le transport urbain. Il leur attribue à la fois une qualité d'animaux utiles, mais contribue également à leur spécialisation morphologique et à leur adaptation technique à la ville -comme le montre Christophe Degueurce dans ce numéro, par l'étude de leurs ferrures- voire à des apprentissages de compétences spécifiques.

La multiplication des animaux de compagnie urbains[66] accompagne notamment la fabrication d'espèces plus petites et moins bruyantes, plus adaptées à la vie domestique[67]. L'incroyable malléabilité morphologique et comportementale des chiens en fait un exemple très intéressant de la façon dont ils sont spécialisés en fonction de leurs usages urbains. Outils de distinction

[62] Louise Robbins, *Elephant slaves*, *op. cit.*
[63] Nigel Rothfels *Savages and Beasts*, *op. cit.*
[64] Jean Estebanez, « Le zoo comme dispositif spatial : mise en scène du monde et de la juste distance entre l'humain et l'animal », *Espace Géographique*, 2, 39, 2010, p. 172-179
[65] Chris Herzfeld and Dominique Lestel, « Knot Tying in Great Apes. Etho-ethnology of an Unusual Tool Behavior », *Social Science Information*, 44, 4, 2005, p. 621-653.
[66] Jean-Pierre Digard, *Les français et leurs animaux*, Paris, Fayard, 1999.
[67] Eric Baratay et Jean-Luc Mayaud, « Un champs pour l'histoire », *op. cit*

sociale chez les classes moyennes de l'Angleterre victorienne[68] ou les classes-moyennes supérieurs du South-End du Boston contemporain[69] par un effet de sélection raciale et comportementale, ces mêmes chiens prennent des couleurs, des formes et des types de comportements bien différents chez les personnes à la rue[70] ou quand ils errent en groupe, entre deux massacres, comme le rapporte Arnaud Exbalin, dans ce numéro.

Le même animal est ainsi à la fois désirable et indésirable, choyé et mis à mort violemment, en fonction des contextes sociaux et historiques : il n'est pas uniquement produit par des lois de la nature mais dans le cadre d'interactions qui lui donnent une signification, un corps et des compétences particulières. La question des conflits d'usages avec les animaux urbains reflète bien cette dimension relationnelle qui nous unit à eux : deviennent indésirables, voire nuisibles des animaux qui transgressent des normes sociales, généralement articulées avec des limites physiques. Les rats, les pigeons, les insectes, les animaux égorgés en public ne deviennent indésirables qu'à partir du moment où ils sont décrétés incompatibles avec une certaine idée de la ville (moderne, propre, saine), accompagnant en cela toute une série d'autres minorités humaines, non adapté aux nouveaux standards urbains[71]. N'étant plus à leur place, il va falloir déployer une activité importante, pour écarter ou pour requalifier ceux qui sont désormais des intrus, humains comme non-humains. Comme le souligne Jennifer Wolch, appelant de ses vœux, le développement d'une théorie urbaine trans-spéciste, « éco-socialiste, féministe et anti-raciste »[72], la ville est un lieu de relations sociales dans lequel les animaux comptent et sont donc pleinement inclus dans les rapports de domination.

TRAVAILLER ET MOURIR EN VILLE : UNE EXISTENCE PARTAGEE. LECTURE DES ARTICLES

Pour ce premier numéro des animaux dans la ville, cinq des sept articles portent, au moins partiellement, sur la France, et trois sur Paris. On notera cependant un contrepoint bienvenu avec le cas de Londres et surtout de Mexico, d'Istanbul et de Khartoum, qui nous permettent de plonger dans des contextes sociaux et culturels bien différents, notamment en ce qui

[68] Harriet Ritvo, *The animal estate*, *op. cit.*
[69] Sylvie Tissot, *De bons voisins. Enquête dans un quartier de la bourgeoisie progressiste*, Paris, Raisons d'agir, 2011.
[70] Christophe Blanchard, *Les maîtres expliqués à leurs chiens. Essai de sociologie canine*, Paris, La Découverte, 2014.
[71] Chris Philo, « Animals, Geography, and the City », *op. cit.*
[72] Jennifer Wolch, Kathleen West, Thomas Gaines, « Transspecies urban Theory », *Environment and Planning D*, 13, 1995, p. 735-760.

concerne le rapport ontologique aux non-humains. Les chevaux, les chiens et le bétail se tirent la part du lion, avec quelques plongées auprès des mammifères exotisés du zoo de Londres. En ce sens, les textes reflètent à la fois les relations inégalement denses des humains avec les animaux en ville, selon leur espèce, mais aussi, un biais classique des études sur la question, qui privilégient les espèces les plus proches en termes phylogénétiques des humains.

Les sept articles de ce numéro sont organisés en deux ensembles thématiques. Le premier renvoie à la question du travail, pensé comme un processus de socialisation, dans lequel s'engagent à la fois les humains et les animaux[73]. Laurent Lopez dans son analyse des animaux urbains à la Belle Epoque et en particulier des chevaux de police, nous montre qu'il n'y a pas de qualité absolue et naturelle des animaux mais qu'elle dépend de l'ordre urbain et de leur place dans le monde professionnel. Les animaux nous en révèlent l'évolution, mais nous amènent également à considérer les apprentissages et la socialisation qui leur permet de devenir des partenaires de travail fiables des humains. Julien Wilmart, qui entre par la matérialité de la présence animale, nous montre comment les chevaux des mousquetaires sont à l'origine du développement d'un monde professionnel dense et structuré autour d'eux, mais aussi comment la ville et les réseaux qui l'articulent aux campagnes environnantes sont réaménagés pour les accueillir. Enfin, Christophe Degueurce, en s'intéressant à la question de la ferrure des chevaux de transport au 18 et 19e siècle à Paris, questionne lui aussi la façon dont la ville est produite avec les animaux, au travers de leur travail, dans sa dimension matérielle et technique.

Le second ensemble thématique est structuré autour de la mort et de la mise à mort, comme moment et technique de requalification des animaux et de leur présence dans la ville. Dans son article sur le massacre des chiens à Mexico à la fin du 18e siècle Arnaud Exbalin, nous montre comment la mise à mort est une manière de policier et de gouverner la ville, qui accompagne la chasse aux indésirables et la diffusion de manières de se tenir en ville. Dans ce processus, les animaux jouent un rôle actif de résistance aux ordonnances et aux battues, en apprenant à éviter les *perreros* (chasseurs de chiens). Alice Franck, Jean Gardin et Olivier Givre, dans leur étude comparative de la mise à mort rituelle à Paris, Istanbul et Khartoum soulignent combien celle-ci varie en fonction des contextes, en jouant sur les oppositions entre visibilité/invisibilité et banalité/exceptionnalisme. Les mêmes types d'animaux, face à la « fête du sacrifice » peuvent être des partenaires banals, qui fréquentent ordinairement la ville

[73] Jocelyne Porcher, « The work of animals: a challenge for the social sciences », *Humanimalia*, 6, 1, 2014.

ou des exclus, cantonnés à des sites dérogatoires, en périphérie de ville. L'article d'Alice Bourgeois et de son équipe portant sur l'approvisionnement en bœufs du Vieil-Evreux durant l'Antiquité tardive, nous plonge là aussi dans la matérialité de la présence animale et de son abattage : la ville, qui doit mettre en œuvre des aménagements spécifiques, y est articulée avec des réseaux complexes d'approvisionnement qui la relient à son arrière-pays, explorant ainsi la thématique du métabolisme urbain. Enfin, Violette Pouillard nous parle de la mort comme signe de la vie des animaux et de la présence qu'ils sont dans le zoo londonien qu'elle analyse. En proposant une histoire du côté des animaux, elle montre comment ils sont transformés par le lieu où ils habitent.